

EXPO EN POCHE

Le temps de la peinture

Lyon 1800-1914



MUSEE DES BEAUX-ARTS DE LYON
20 avril | 30 juillet 2007

Sommaire

Introduction	5
1 Naissance d'une école	6
2 Un passé retrouvé	8
3 Le sentiment du quotidien	11
4 La fleur : du motif au tableau	12
5 Pour un renouveau spirituel	15
6 Un art philosophique	16
7 L'histoire au présent	18
8 Le paysage : de l'atelier au plein air	20
9 Vers la modernité	22
9bis Entre deux mondes : l'Exposition internationale de 1914	24
4bis Le Salon des Fleurs	25
6bis Le Poème de l'âme de Louis Janmot	26
6ter Le projet du décor Panthéon de Paul Chenavard	27
Quelques repères chronologiques	28

Introduction

Ici, de jeunes artistes dessinent dans un atelier ;
là, ils travaillent en plein air à l'occasion d'une partie de
campagne à l'Île-Barbe : ainsi s'ouvre l'exposition
Le Temps de la peinture, Lyon 1800-1914.

Dans le cadre de la manifestation Lyon 1800-1914, l'Esprit d'un siècle, organisée par la Délégation à la culture et au patrimoine de la Ville de Lyon, le musée des Beaux-Arts présente une exposition exceptionnelle. Elle propose, à travers une sélection de plus de 250 œuvres, un parcours à la fois chronologique et thématique dans l'histoire de la peinture à Lyon, de la création de l'École des Beaux-Arts en 1805, jusqu'à l'Exposition internationale de 1914, en écho ou en divergence avec d'autres courants européens. L'exposition est rythmée par neuf sections ; elle se prolonge au sein des collections permanentes par quatre présentations complémentaires.



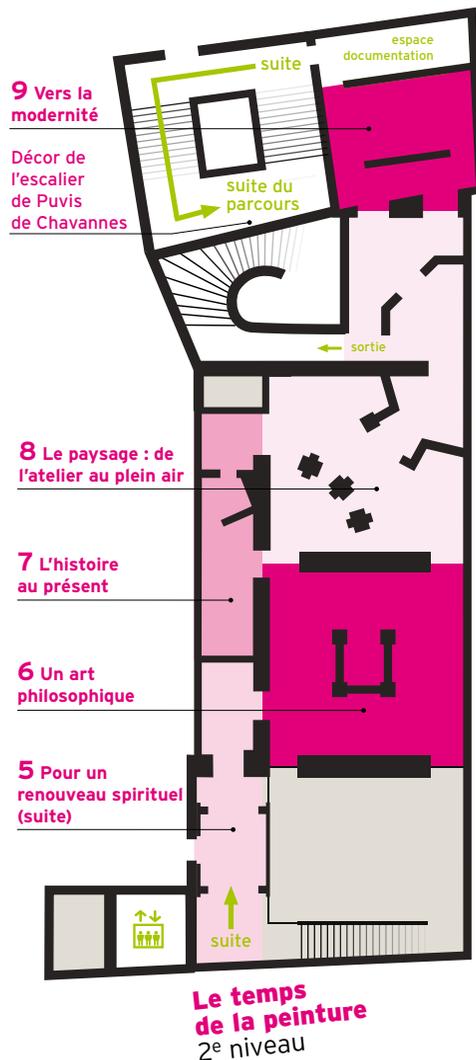
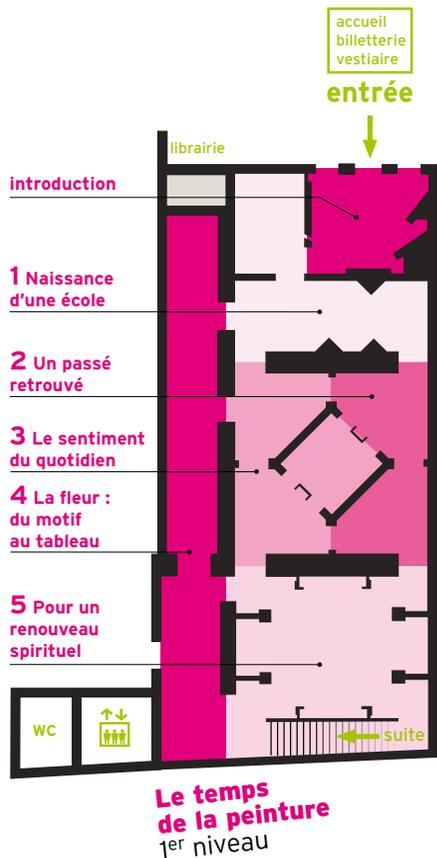
Jean-Marie Jacomin, L'Atelier de Révoil en 1817



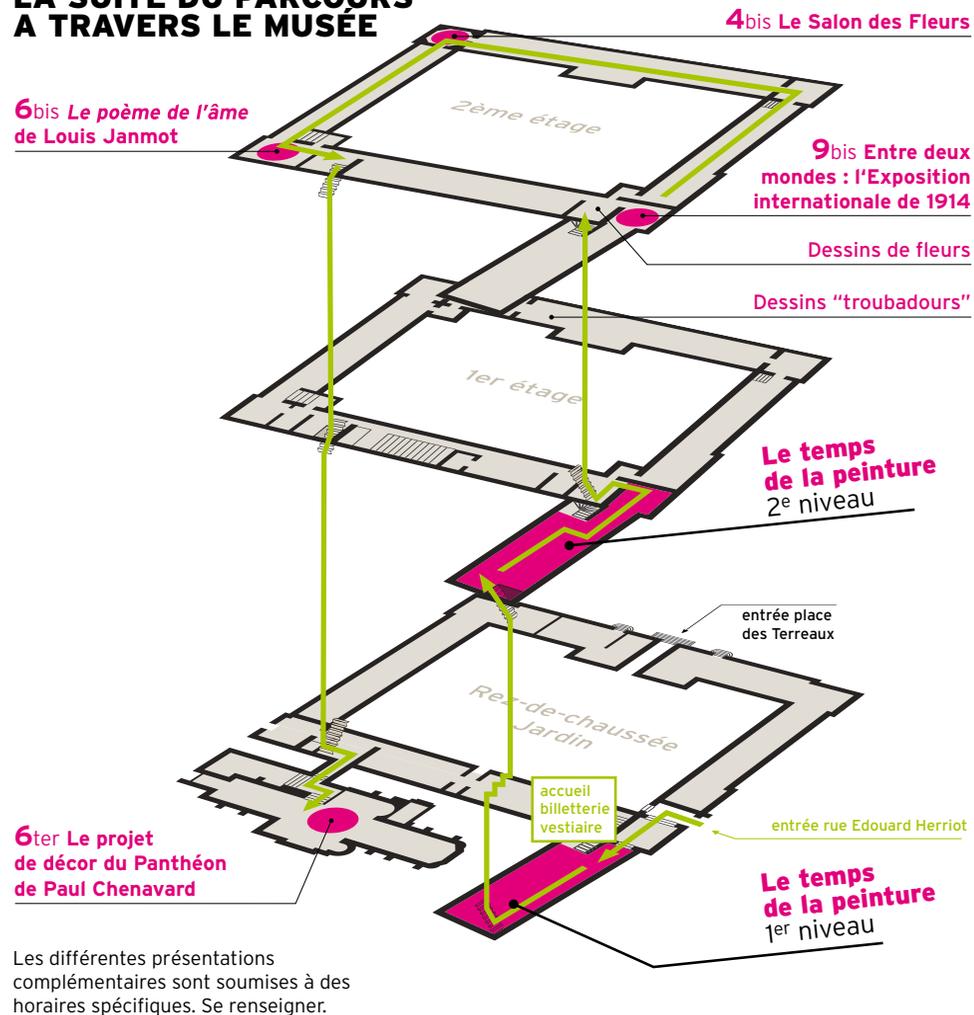
Antoine Duclaux, Les artistes à l'Île Barbe, 1824

L'EXPOSITION

Le temps de la peinture Lyon 1800-1914



LA SUITE DU PARCOURS A TRAVERS LE MUSÉE



L'École, d'hier à aujourd'hui

1756 : ouverture d'une école gratuite de dessin.

1780 : création de l'École royale académique de dessin.

1795 : ouverture de l'École de la fleur.

1807 : la nouvelle École impériale des Beaux-Arts de Lyon, créée en 1805, s'installe au Palais Saint-Pierre, place des Terreaux.

1936 : l'École nationale des Beaux-Arts déménage cours des Chartreux (aujourd'hui boulevard de la Croix-Rousse, Lyon 1^{er}).

1960 : inauguration de la nouvelle École réalisée par l'architecte Paul Bellemain, rue Neyret (Lyon 1^{er}).

2007 : l'École s'installe aux Subsistances, quai de Saône (Lyon 1^{er}).

Portrait

Depuis la Renaissance (15^e siècle), le portrait est un sujet à part entière en peinture et le signe d'un intérêt grandissant pour l'individu. Jusqu'à l'invention de la photographie, les bons portraitistes sont assurés de gagner leur vie, tant ce genre est prisé par une large clientèle bourgeoise et aristocratique.

La réalisation de portraits nécessite une bonne maîtrise du dessin. Le recours à des modèles professionnels étant coûteux, les jeunes étudiants s'exercent entre camarades ou seuls, devant leur miroir.

1 | Naissance d'une école

Portraits de groupe, scènes d'atelier, autoportraits, académies : ces œuvres témoignent de la vitalité de la nouvelle École des Beaux-Arts qui ouvre en 1807.

Au début du siècle, après la Révolution de 1789, les destructions de la Terreur et les troubles du Directoire, Lyon renaît peu à peu. La reconstruction de la place Bellecour témoigne, entre autres, de la volonté de Napoléon Bonaparte de voir revivre la ville.

De nombreuses mesures visant à restaurer les manufactures et "les arts utiles" sont également prises. C'est dans ce contexte que s'inscrit la création de l'École des Beaux-Arts en 1805. Installée en 1807 dans l'ancienne abbaye Saint-Pierre, elle occupe le même bâtiment que le musée ouvert en 1803. Parmi les professeurs, sont nommés Pierre Révoil pour la classe de peinture, Joseph Chinard pour celle de la sculpture et Jacques Barraband pour celle de la fleur. Ces artistes sont reconnus pour la grande qualité de leurs œuvres. Les élèves de l'École reçoivent à la fois des cours directement orientés vers l'industrie textile et un véritable enseignement des beaux-arts. Au-delà des arts appliqués, ils se forment à l'exigeant métier de peintre ou de sculpteur. Cette jeune école s'affiche sous le signe de l'amitié ; elle se conçoit comme une fraternité d'artistes.



Alexandre Colin, *L'Atelier de Girodet*, vers 1817



Hyppolyte Flandrin, *Autoportrait*, 1840

"[...] mon premier tableau qui ne valait pas le dernier, obtint un succès prodigieux en 1802. Il existait pourtant alors de très habiles peintres de genre [...]. Mais un sujet historique du Moyen Âge était alors une grande nouveauté et il n'en fallut pas davantage pour fixer l'attention du public [...]. De semblables sujets n'étant pas assez héroïques pour être traités dans de grandes proportions, ils offrent à la peinture de genre un moyen de s'élever au-dessus du style familier." Fleury Richard, *Mes souvenirs*, manuscrit, vers 1845.

Le goût du Moyen Âge

Représentant des scènes religieuses, historiques ou mythologiques, la peinture d'histoire est encore considérée comme le genre le plus noble au début du 19^e siècle.

Rompant avec cette tradition et le style néoclassique dominant vers 1800, les artistes "troubadours" choisissent des anecdotes émouvantes inspirées de l'histoire médiévale en vogue depuis la fin du 18^e siècle. Dès 1810, on assiste à une véritable mode "troubadour" en France, en peinture comme en littérature. L'imaginaire médiéval est encore très présent dans la culture artistique lorsque Victor Hugo publie *Notre-Dame de Paris* en 1831.



Pierre Henri Révoil, *Jeanne d'Arc prisonnière à Rouen, 1819*



Fleury Richard, *Un chevalier en prière dans une chapelle, 1805*

2 | Un passé retrouvé

En renouant avec le Moyen Âge, les artistes lyonnais ouvrent de nouvelles perspectives et participent à l'invention d'une peinture d'histoire qui donne au sentiment une place inédite.

Épisodes de la vie de Jeanne d'Arc, scènes de tournois, intérieurs d'églises, figures de chevaliers : les œuvres des artistes Fleury Richard et Pierre Révoil sont nourries d'un imaginaire médiéval revisité. Délaissant les sujets de l'Antiquité, ces artistes dits "troubadours", anciens élèves du peintre néoclassique Jacques-Louis David (1748-1825), recherchent un certain dépaysement en étudiant l'architecture et les objets du Moyen Âge et de la Renaissance. Ils retiennent de ce passé, souvent inspiré par l'histoire de France, des anecdotes susceptibles d'émouvoir.

Saisi par sa visite du musée des Monuments français, créé par Alexandre Lenoir à Paris, et qui présente les vestiges du Moyen Âge sauvés pendant la Révolution, Fleury Richard se fait remarquer au Salon de 1802 comme l'initiateur de ce genre particulier, appelé aussi "genre anecdotique". Son compagnon d'atelier, Pierre Révoil, est également un des premiers collectionneurs d'objets d'art du Moyen Âge et de la Renaissance. Il conçoit des œuvres plus érudites que celles de Richard, où l'émotion est parfois atténuée par un souci de vérité historique.

Peintures de genre

Ces œuvres montrent des scènes inspirées de la vie ordinaire et des mœurs contemporaines. Longtemps considérée en France comme "mineure" en opposition au "grand genre" qu'est la peinture d'histoire, la scène de genre s'est développée dans les pays du Nord (Flandres, Hollande) dès le 16^e siècle. En France, deux artistes contribueront à sa reconnaissance au 18^e siècle : J.-B. S. Chardin (1699-1779) et J.-B. Greuze (1725-1805), ce dernier étant réputé pour le caractère moral des scènes qu'il représente. A Lyon, dès la fin du 18^e siècle, Jean Michel Grobon (1770-1853) en est un des principaux maîtres. Ses petites vues de Lyon ou ses portraits d'hommes ou de femmes au travail allient précision documentaire et poésie. Très apprécié de la bourgeoisie, ce genre trouve son épanouissement au 19^e siècle.

Vittoria Caldoni

Dans la petite salle sont présentés trois portraits de cette jeune fille de la campagne italienne. Accueillie à Rome par l'ambassadeur du Hanovre, elle devient pendant plusieurs années le modèle de prédilection des artistes travaillant en Italie comme Orsel, Overbeck et Thorvaldsen.



Victor Schnetz, *Italiennes en prière*
ou *Vœu de la Madone*, 1826



Jean Claude Bonnefond,
Le Mauvais propriétaire, 1824

3 | Le sentiment du quotidien

Formés par Fleury Richard et Pierre Révoil, la première génération des artistes sortis de l'École des Beaux-Arts s'échappent des thèmes médiévaux, imposant de nouveaux sujets inspirés de l'actualité ou du quotidien. Leur recherche est placée sous le signe des maîtres hollandais et de Greuze.

Les élèves des fondateurs du style troubadour se tournent plus volontiers vers des sujets contemporains et adoptent une peinture morale à la façon du peintre Jean-Baptiste Greuze. Évocations des guerres contemporaines (Jacomin, Genod), drames familiaux (Bonnefond), scènes de la vie quotidienne (Grobon, Thierriat), leurs œuvres en appellent aux sentiments et au jugement du spectateur. Influencés également par la peinture nordique, ces artistes rejoignent les préoccupations de certains de leurs confrères européens. Lors du traditionnel voyage en Italie que certains artistes lyonnais effectuent pour perfectionner leur art, les scènes de mœurs italiennes contemporaines, autant que l'étude des maîtres anciens, retiennent leur attention. Bonnefond et Schnetz peignent des scènes populaires de dévotion religieuse. Orsel fréquente à Rome de jeunes peintres allemands, les Nazaréens. Ceux-ci ne dissocient pas leur vocation artistique et leur foi, trouvant dans l'art des peintres du 15^e siècle et dans celui de Raphaël (1483-1520), les sources d'un art authentiquement religieux.

La Fabrique

Après la Révolution française et jusqu'aux années 1880, la Fabrique de soierie redevient à Lyon le noyau central de la richesse et du dynamisme de la ville. Au début du 19^e siècle, le renouveau commercial et le redressement de la Fabrique sont encouragés par Napoléon et favorisés par les innovations techniques comme le métier à tisser de Jacquard.

Contrairement à une manufacture, qui centralise la production (usine), la Fabrique fait appel à de nombreux corps de métiers indépendants répartis dans la ville et les alentours (ateliers).

Pour la conception des motifs qui seront ensuite tissés par les "canuts", la Fabrique a recours à des dessinateurs capables de créer de nouveaux modèles. Un décor orné de motifs tissés s'appelle un façonné.

"La fleur à Lyon, c'est l'art principal, c'est le fondement d'une industrie qui alimente 40 000 métiers, qui crée annuellement 100 millions de produits, enrichit 20 départements et est la source principale de la prospérité et l'une des gloires de notre cité."

Extrait du *Courrier de Lyon*, 3 janvier 1844.



Simon Saint-Jean, *La Jardinière*, 1837



Marc Bruyas, *Fleurs républicaines*, 1848

4 | La fleur : du motif au tableau

À l'origine, la peinture florale à Lyon est étroitement liée à l'industrie manufacturière des étoffes de soie. Mais par-delà l'impératif commercial, la fleur devient au fil du siècle un véritable enjeu artistique, de plus en plus autonome, délié de son origine marchande.

La nouvelle École des Beaux-Arts ouverte en 1807 a pour ambition de former des dessinateurs pour la Fabrique. Les élèves acquièrent des connaissances dans l'art de l'imitation par le dessin, ainsi qu'en sculpture. Ils apprennent également la botanique, avant de passer par la classe d'ornement qui prélude à la classe de la fleur. La personnalité des enseignants successifs a marqué l'art de la fleur à Lyon, et cela d'autant plus fortement que cinq professeurs seulement se succèdent entre 1809 et 1918 : Baraband, Berjon, Thierriat, Reignier et Castex-Degrange. Avec eux, la fleur ne reste pas soumise aux exigences de l'industrie. Élevée au rang de genre pictural, elle se libère des compositions en bouquets ou en jetés. Les compositions florales se déploient parfois sur de grands formats, sont associées à des figures, à des symboles politiques, etc.

La notoriété d'un Simon Saint-Jean en Europe est considérable, ce dernier parvenant à exposer en 1851 à l'Exposition universelle au Crystal Palace de Londres. Malgré cette reconnaissance, c'est à lui que s'adressent les critiques de l'écrivain Charles Baudelaire lorsqu'il décrit l'École de Lyon comme "le baigne de la peinture, l'endroit du monde connu où l'on travaille le mieux les infiniment petits".

“Ma manière d’envisager les arts est un appel à toutes les intelligences ; et de même qu’il est nécessaire de se faire comprendre et d’attirer la foule, de même il est nécessaire de satisfaire et même de développer s’il se peut les intelligences les plus élevées [...]. Dans la chaire, la parole met l’homme au-dessus de l’homme : il fait prédominer chez lui la partie divine, le lien qui le rattache au Créateur ; l’image est la prédication permanente, la prédication qui entre par l’œil au lieu d’entrer par l’intelligence et qui, si elle est d’abord moins vive, a l’avantage d’être perpétuelle.” Victor Orsel

L'exemple de la basilique Saint-Martin d'Ainay

À l’instigation de l’abbé Boué, curé de Saint-Martin d’Ainay et passionné d’archéologie médiévale, un décor est envisagé pour la basilique qui date des 11^e et 12^e siècles.

Jean-Baptiste Frénet (1814-1889) et Hippolyte Flandrin (1809-1864) sont sollicités. Le premier réalise entre 1847 et 1851 la décoration de la crypte Sainte-Blandine (projets présentés au 1^{er} étage). Flandrin, quant à lui, réalise une peinture murale sur la voûte de l’abside ainsi que les décors de deux absidioles.

Détruit par décision politique vers 1856-1857, probablement en raison des opinions républicaines de Frénet, le décor de la crypte n’existe plus aujourd’hui.



Victor Orsel, *Le Bien et le Mal*, 1832



Jean-Baptiste Frénet, *La Guérison de l'aveugle*, avant 1852

5 | Pour un renouveau spirituel

Après la Révolution, le 19^e siècle est marqué par un profond mouvement spirituel et la volonté des Églises chrétiennes de restaurer leur influence. Au début du siècle, la reconstruction religieuse du diocèse de Lyon s’engage dans une ère de foisonnement philosophique et d’idéalisme mystique.

Des poètes et écrivains, prophètes et prédicateurs, forment ce que l’on appelle “l’école mystique de Lyon” : Ballanche, Ozanam, Laprade et Blanc de Saint-Bonnet contribuent à baigner la ville dans un spiritualisme qui influence Louis Janmot ou Paul Chenavard. Hippolyte Flandrin à l’église de Saint-Germain-des-Prés à Paris, Jean-Baptiste Frénet à la basilique de Saint-Martin d’Ainay à Lyon, Claudius Lavergne à la chapelle de Châtillon d’Azergues, Paul Borel à la chapelle du collège Saint-Thomas d’Aquin d’Oullins participent eux aussi de ce renouveau religieux.

Le Bien et le Mal de Victor Orsel présenté au Salon de 1833, *La Pietà* d’Hippolyte Flandrin exécutée vers 1842, comptent parmi les œuvres les plus emblématiques de cet art religieux. Véritable tableau expérimental, *Le Bien et le Mal* exprime les convictions morales et religieuses d’Orsel qui, peu à peu, se sont précisées au contact des Nazaréens. Il est convaincu que sa foi et son attitude d’artiste doivent désormais s’exprimer par la peinture murale. *La Pietà* de Flandrin, peinte à l’occasion de la mort d’Auguste, frère de l’artiste, s’impose par sa dramaturgie formelle. Elle renvoie elle aussi à l’art de la fresque qui caractérise l’art lyonnais dans la première moitié du 19^e siècle.

“Le présent, le passé et l’avenir ; relativement à la société en général, peuvent donc, à toutes les époques de fin et de renouvellement, offrir le sujet de trois épopées réunies par une pensée unique [...]. C’est ce que j’ai entrepris pour la société actuelle, héritière elle-même de tant de sociétés antérieures, façonnée par tant d’états préparatoires, et qui subit, en ce moment, la douloureuse épreuve d’une immense transformation.”

Pierre-Simon Ballanche, *Essais de Palingénésie* sociale*, 1827

* La palingénésie désigne un retour cyclique des événements.

Le débat esthétique

Dans un de ses essais critiques, Charles Baudelaire écrit : “...Qu’est-ce que l’art philosophique suivant la conception de Chenavard et de l’école allemande ? C’est un art plastique qui a la prétention de remplacer le livre, c’est-à-dire de rivaliser avec l’imprimerie pour enseigner l’histoire, la morale et la philosophie”. Cette prise de position illustre les débats qui animent les milieux artistiques au 19^e siècle, entre les défenseurs d’un art plastique autonome et ceux qui prônent une peinture capable de contribuer à l’éducation morale.



Louis Janmot, *La Ronde ou Rayons de soleil, première version*



Sir Edward Coley Burne-Jones, *La Roue de la Fortune*, 1877-1883

6 | Un art philosophique

Pour le poète et critique Charles Baudelaire, les peintres lyonnais auraient sacrifié le “charme propre de la peinture” pour réaliser, dans leurs tableaux, des hiéroglyphes indéchiffrables.

Vers 1859, Baudelaire qui garde un mauvais souvenir de sa jeunesse à Lyon, associe l’école lyonnaise des Janmot et Chenavard à “l’art philosophique”, c’est-à-dire à “une monstruosité où se sont montrés de beaux talents”. Parmi ces “peintres qui pensent”, le poète cite des Allemands tels que Friedrich Overbeck et Peter Cornelius, qui “assimil[raient] l’art plastique à la pensée écrite”.

Péripéties de l’âme au cours de son passage sur la terre chez Janmot ou vision cyclique d’une humanité qui n’avance que par morts et résurrections successives chez Chenavard, ces œuvres inclassables s’affichent comme “philosophiques” pour Baudelaire. Cette peinture des doctrines illuministes* introduites à la fin du 18^e siècle par Louis-Claude de Saint-Martin, et perpétuées au 19^e siècle par le philosophe Pierre-Simon Ballanche et le poète Victor de Laprade. Ce sont ces visées spirituelles et utopiques que Baudelaire refuse de comprendre.

*L’illuminisme est un courant philosophique et religieux qui a pour enseignement fondamental l’idée d’une inspiration directement insufflée par Dieu, selon une vision spiritualiste de l’homme et de l’univers. Les illuministes s’intéressent volontiers aux sciences métapsychiques et à l’occultisme. Ils se rattachent le plus souvent à la franc-maçonnerie et à la théosophie.

"[...] j'ai été avec Meissonier chez lui, voir son dessin de la Barricade. C'est horrible de vérité, et quoi qu'on ne puisse dire que ce ne puisse être exact, peut-être manque-t-il le je ne sais quoi qui fait un objet d'art d'un objet odieux."

Eugène Delacroix, *Journal*, 5 mars 1849

Photographier ou dessiner : le reportage

On date de la guerre de Crimée (1853-1856) l'apparition du reportage photographique. Le temps de pose est encore très long. Un certain tabou moral fait que l'on ne photographie ni les combats ni les morts sur le champ de bataille. Les dessinateurs envoyés comme correspondants de guerre n'ont pas, eux, ces contraintes. Les croquis qu'ils exécutent sur place sont transmis aux journaux et font connaître toutes les horreurs de la guerre moderne.



Antoine Vollon, *Armures*, 1875



Ernest Meissonier, *La Barricade*, 1848

7 | L'histoire au présent

Recherches d'atelier pour évoquer une histoire médiévale fantasmée, esquisses réalisées face aux horreurs de certains événements contemporains, ces œuvres témoignent de conceptions différentes de l'histoire en peinture.

Natif de Lyon mais ayant fait carrière à Paris, Ernest Meissonier fait quelques tentatives dans le domaine de la peinture d'histoire classique, rêvant, comme Paul Chenavard, de décorer le Panthéon. C'est cependant l'histoire contemporaine qui l'inspire. Certaines de ses œuvres présentées ici évoquent de grands événements dont il est le témoin et qu'il interprète de façon très personnelle : ainsi *La Barricade* est-elle liée à la révolution de 1848 ; *Les Ruines des Tuileries* à la guerre franco-prussienne et à la Commune de Paris en 1870 et 1871. Meissonnier a en commun avec son contemporain allemand, le peintre Adolphe Menzel, la passion de l'histoire ; l'un et l'autre seront les interprètes les plus saisissants de la Révolution de 1848. La thématique militaire traverse également, cachée, allusive, l'œuvre d'artistes tels que Antoine Vollon. Dans ses œuvres, les hallebardes et les armures introduisent l'histoire dans l'atelier : celle d'une époque que l'éloignement dans le temps a rendue inoffensive.

"En restant dans sa région, sous son ciel, après que sa formation d'artiste eut été accomplie, il acquit une puissance de réalisation merveilleuse. [...] Il ne travailla pas en observateur qui passe et que retient un agréable effet, mais en contemplateur amoureux des beautés de sa patrie d'adoption. Comment en mieux faire sentir les harmonies intimes ?"

Alphonse Germain,
à propos d'Auguste Ravier, 1910.

Carte des alentours de Lyon



Sont repérés ici quelques-uns des sites peints par les Lyonnais.



Adolphe Appian, *Temps gris, marais de la Burbanche*, 1868



Auguste Ravier, *Paysage*

8 | Le paysage : de l'atelier au plein air

Plusieurs générations de peintres sont ici rassemblées. Paysages minutieux réalisés en atelier, peintures de petit format exécutées sur le motif : les recherches des Lyonnais face à la nature permettent de découvrir les facettes d'un "pays" patiemment observé.

Alors que l'Italie avait été autrefois le terrain d'étude préféré des peintres de paysage, la nature s'y conformant à l'idéal classique, les peintres de la jeune génération de 1830 cherchent en France des lieux dont la dignité peut égaler les collines romaines ou les paysages du Latium. Les artistes lyonnais explorent les rives de la Saône, peignent les marais de la Dombes, les monts du Lyonnais, les collines de Morestel, placent leur chevalet devant l'écluse d'Optevoz... Autant de lieux qui s'imposent à eux, orientent les styles propres à chaque artiste, comme les étangs de Morestel pour François Ravier.

L'identité des paysagistes lyonnais est celle du refus de l'effet dramatique. Attentifs à leurs confrères parisiens mais indépendants, ils ont accompagné les recherches des peintres de l'École de Barbizon. Loin des vues italianisantes d'un Paul Flandrin, ils cherchent à redéfinir un paysage débarrassé de toute recherche du pittoresque.

"Pour toutes les idées claires, il existe une pensée plastique qui les traduit. Mais les idées nous arrivent le plus souvent emmêlées et troubles. Il importe le plus souvent de les dégager d'abord, pour pouvoir les tenir, pures, sous le regard intérieur. Une œuvre naît d'une sorte de confuse émotion dans laquelle elle est contenue comme l'animal dans l'œuf : la pensée qui gît dans cette émotion, je la roule jusqu'à ce qu'elle soit élucidée à mes yeux, et qu'elle apparaisse, avec toute la netteté possible. Alors je cherche un spectacle qui la traduise avec certitude."

Pierre Puvis de Chavannes

Le projet de l'escalier du musée

En 1883, Pierre Puvis de Chavannes se voit confier par la ville de Lyon le décor du nouvel escalier du musée. En concertation avec ses commanditaires, Puvis déroule, en trois vastes compositions peintes sur toile, le cycle de la double origine de l'art, soit la forme (*Vision antique*) et le sentiment (*Inspiration chrétienne*). Au centre, *Le Bois sacré cher aux Arts et aux Muses* symbolise le musée, lieu d'une possible rencontre avec les muses qui représentent les différents arts. Une quatrième composition mettant en scène les allégories de la Saône et du Rhône évoque les qualités artistiques de la Force et de la Grâce. Elle encadre la porte qui conduisait, à l'époque, à la salle des artistes lyonnais.



Pierre Puvis de Chavannes,
L'Automne, 1864



Alexandre Séon, *La Chasse*, 1811

9 | vers la modernité

Au terme de ce cheminement à travers l'histoire de la peinture à Lyon au 19^e siècle, il est essentiel de rendre ici hommage à celui qui a ouvert une voie de la modernité en art, influençant durablement de nouvelles générations d'artistes.

Parmi les artistes qui marquèrent l'histoire de l'art de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle, figure Pierre Puvis de Chavannes. Son art est indissociable des grands décors monumentaux, intégrés à l'architecture, comme à Amiens, Marseille, Lyon, Paris et Boston, même s'il ne faut pas oublier son talent de peintre de chevalet. L'effort de simplification, chez Puvis, peut aller jusqu'à la schématisation : un dessin synthétique, des couleurs réduites, l'affirmation de la planéité aux dépens de la profondeur illusionniste... Le contenu repose souvent sur l'allégorie, privilégiant des thèmes simples, exposés sans narration, ni psychologie, dégageant une poésie tantôt mélancolique, tantôt tragique.

Si la carrière de Puvis de Chavannes s'est déroulée essentiellement en dehors de Lyon, son histoire est liée à celle du Palais Saint-Pierre. En 1883, le décor du nouvel escalier monumental lui est confié, après que l'on eut songé à Paul Chenavard. Ce décor et l'ensemble de l'œuvre de Puvis devaient fasciner de nombreux artistes de la génération suivante, parmi lesquels Alexandre Séon, Paul Gauguin, Maurice Denis, Pierre Combet-Descombes...

9bis | Entre deux mondes : l'Exposition internationale de 1914

Cette présentation évoque l'Exposition internationale urbaine organisée par la Ville de Lyon en 1914. En ce début du 20^e siècle, cet événement est le reflet d'un monde occidental qui croit au progrès scientifique, technique et à celui de la civilisation.

Au cœur de l'exposition, la section réservée aux beaux-arts est tout à fait innovante dans le choix des œuvres présentées au public lyonnais. Y figurent les œuvres d'artistes internationaux souvent peu connus encore du grand public : Pablo Picasso, Henri Matisse, Georges Rouault, Paul Sérusier, Diego Rivera, ... À leurs côtés, les peintures des Lyonnais Eugène Brouillard, Pierre Combet-Descombes, Pierre Bépi-Martin, Adrien Bas... annoncent les nouvelles tendances de l'art à Lyon, au début du nouveau siècle.

Présentée dans la grande halle conçue par l'architecte Tony Garnier, la visite de l'Exposition permettait de découvrir cette ambitieuse construction métallique tout juste achevée, signe d'une nouvelle ère urbaine. Installée dans le quartier de La Mouche (Gerland), elle était destinée à abriter les abattoirs de la ville.

Août 1914. Ouverte depuis quelques semaines, l'Exposition est interrompue : la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France fait basculer l'Europe dans un long conflit meurtrier.



Pierre Combet-Descombes,
Le Fer et le Feu, Les Hauts-Fourneaux de Chasse, 1911

4bis | Le Salon des Fleurs

Dès 1811, une salle est consacrée au musée de Lyon à la peinture florale. Agencée dans l'esprit des demeures aristocratiques, le Salon des Fleurs rassemble à partir de 1815 des œuvres maîtresses de la grande tradition de la peinture de fleur ainsi que celles des nouveaux peintres formés à l'école des Beaux-Arts.

Le portrait sculpté d'Antoine Berjon au centre de la salle rappelle le rôle essentiel qu'a joué cet artiste dans le développement de la peinture de fleurs à Lyon, comme en témoignent ses œuvres présentées sur le mur ouest aux côtés d'autres peintures lyonnaises du 19^e siècle. Sur le mur sud, les réalisations des Hollandais du 17^e siècle Jan Davidsz de Heem et Abraham Mignon rappellent le raffinement de cet art du détail et du symbole. Face à elles, sont réunis des tableaux réalisés par des Flamands aux 18^e et 19^e siècles dans un esprit plus décoratif. A l'est, c'est la tradition française du 17^e siècle qui est évoquée, à travers plusieurs œuvres de Jean-Baptiste Monnoyer. Si ces différentes générations perpétuent un même modèle - bouquets composés, tables de marbre, souci du détail jusqu'à l'illusion -, chacune apporte sa note particulière.



Antoine Berjon, *Fleurs et fruits dans une corbeille d'osier*, 1810

6bis | Le Poème de l'âme de Louis Janmot

Le Poème de l'âme est, en Europe, un des jalons du spiritualisme en peinture. Composé d'un long texte de plusieurs milliers de vers et d'un double cycle de tableaux et de grands dessins, Janmot y exprime ses convictions philosophiques et religieuses.

Le cycle peint raconte le cheminement d'une âme, de son arrivée sur terre jusqu'à l'âge adulte, accompagnée dès l'enfance par une compagne, double féminin. Ensemble, ils traversent les différentes étapes de la vie et les épreuves successives, toujours tendus par le désir de retourner vers le ciel.

Les grands dessins qui font suite à ce premier cycle montrent l'homme seul, en proie aux souffrances et aux tentations.

Le fil conducteur du Poème de l'âme est très proche de celui de *L'Homme de désir* écrit par l'illuministe français Saint-Martin à la fin du 18^e siècle. Ce courant de pensée semble avoir marqué profondément Janmot. Pour lui, l'homme est un exilé, séparé du Créateur, et qui cherche à réintégrer l'unité primordiale divine.

Né à Lyon en 1814, Janmot y fera ses études et une grande partie de sa carrière, après un passage dans l'atelier du peintre Jean Dominique Ingres.

Réalisées entre 1835 et 1855, les 18 peintures ont été présentées à l'Exposition universelle de 1855 à Paris sur la recommandation du peintre Eugène Delacroix.



Louis Janmot, *Le Fantôme*

6ter | Le projet de décor du Panthéon de Paul Chenavard

En 1848, Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur, confie à Paul Chenavard la conception d'un décor pour le Panthéon de Paris (ancienne église Sainte-Geneviève), haut lieu symbolique pour la nouvelle République. L'artiste mène pendant trois ans des recherches passionnées pour ce projet. Mais en 1852, le projet est arrêté lorsque le Panthéon est rendu au culte, après la prise du pouvoir par Napoléon III.

Sont rassemblés ici six dessins préparatoires, cinq des quarante-deux grandes compositions qui retracent l'histoire de l'humanité de la Genèse à la Révolution, et le projet peint de *La Palingénésie sociale* dans une version de grand format. Cet ensemble permet de mesurer l'ambition intellectuelle du projet : au-delà d'une histoire individuelle ou même nationale, Chenavard rassemble toutes les grandes figures de l'histoire humaine en une grande fresque visuelle.

Né à Lyon en 1807, Paul Chenavard s'installe jeune à Paris. Penseur autant que peintre, il est nourri de philosophie, lit et voyage beaucoup, fréquente tous les milieux artistiques et littéraires de son temps. Il est le principal représentant de ce courant que dénonce Baudelaire sous le nom d'Art philosophique.



Paul Chenavard, *La Palingénésie sociale ou La Philosophie de l'Histoire*, vers 1850

Quelques repères chronologiques

1789

Début de la Révolution française.

1794

Siège et prise de Lyon par les armées de la Convention nationale : “*Lyon n'est plus*”.

1801

À Lyon, Joseph Marie Jacquard perfectionne le métier à tisser la soie.

1802

Fleury Richard présente *Valentine de Milan pleurant la mort de son mari* au Salon à Paris.

1803

À Lyon, ouverture au public du musée des Beaux-Arts dans le palais Saint-Pierre.

1804

Napoléon Bonaparte est sacré empereur.

1807

À Lyon, ouverture de la nouvelle École impériale des Beaux-Arts au palais Saint-Pierre.

1809

Fondation du mouvement des Nazaréens par de jeunes artistes allemands.

1815

Défaite napoléonienne de Waterloo ; Louis XVIII revient au pouvoir.

1819

Géricault expose *Le Radeau de la Méduse* au Salon à Paris.

1830

Les Trois Glorieuses : le peuple de Paris se soulève. Début de la Monarchie de Juillet.

1831

À Paris, Delacroix présente *La Liberté guidant le peuple* au Salon.

1831 et 1834

Révoltes des canuts à Lyon, premières grandes révoltes ouvrières de l'ère industrielle.

1836

Première exposition de la Société des amis des arts de Lyon.

1839

Invention de la photographie.

1848

Révolutions en France et en Europe - Fin de la Monarchie de Juillet ; début de la Seconde République.

Chenavard reçoit la commande de la décoration du Panthéon. A Londres, fondation de la Confrérie du préraphaélite.

1851

Le 2 décembre, coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte. Un an plus tard, il est proclamé empereur des Français (Napoléon III).

1852

Annexion par la ville de Lyon de ses faubourgs (la Guillotière, la Croix-Rousse et Vaise).

1854-1860

Grands travaux de la ville de Lyon sous l'autorité du préfet Vaïsse : ouverture de la rue Impériale (rue de la République), création du Parc de la Tête-d'Or, construction du Palais du commerce.

1855

La liaison de chemin de fer Paris-Lyon-Marseille est achevée.

1863

Salon des Refusés à Paris : *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet suscite le débat.

1870-1871

Guerre franco-prussienne. Défaite de Sedan, chute du second Empire, Communes de Paris et de Lyon (mouvements insurrectionnels). Le 4 septembre, la troisième République est proclamée à Lyon.

1874

Première exposition impressionniste à Paris.

1884

Puvis de Chavannes commence la réalisation d'une peinture murale dans le nouvel escalier du musée de Lyon.

1887

Début de la construction de la Tour Eiffel à Paris.

1890

À Lyon, ouverture au culte de la basilique de Fourvière.

1894

Exposition internationale et coloniale de Lyon. Le président de la République Sadi Carnot est assassiné lors de son séjour à Lyon.

1895

Invention du Cinématographe à Lyon par les frères Lumière.

1905

Loi de séparation de l'Église et de l'État. Édouard Herriot devient maire de Lyon et le reste jusqu'en 1957.

1907

Picasso peint *Les Demoiselles d'Avignon*.

1909-1913

Construction des abattoirs de la Mouche (grande halle de Gerland) par Tony Garnier.

1914

Le 1^{er} mai, ouverture de l'Exposition internationale urbaine à Lyon. Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Première guerre mondiale.

De nombreuses expositions présentées dans le cadre du projet “*L'Esprit d'un siècle, Lyon 1800-1914*” permettent de découvrir bien d'autres aspects de l'histoire de Lyon et de son développement au 19^e siècle.



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LYON
20, place des Terreaux | 69001 Lyon
33 (0)4.72.10.17.40
www.mba-lyon.fr

L'expo en poche "Le Temps de la Peinture, Lyon 1800-1914" a été conçu et réalisé par Cécilia de Varine,
chargée des outils d'aide à l'interprétation, assistée d'Armelle Bonneau et Coline Valdenaire,
sous la direction de Sylvie Ramond, directeur du musée et Gérard Bruyère, bibliothécaire, commissaires de l'exposition.
Conception graphique : INOOK | Impression : Chirat | © Musée des Beaux-Arts de Lyon

Crédits photos : © MBAL / Photo Alain Basset - © Musée Gadagne, Lyon - © BNF, Paris - © Collections particulières
© Collection Galerie Descours, Lyon - © Musées de la Ville de Rouen / Rouen, musée des Beaux-Arts / Legs Mme Veuve Léon Duvivier, 1931
© La Rochelle, Musée des Beaux-Arts / Le Studio photographique J+M. - © Photo RMN / Photos : Gérard Blot, Hervé Lewandowski,
Michèle Bellot - © Musée Paul Dini, Villefranche-sur-Saône